

MÉMOIRES D'UN CONSERVATEUR

LES MUSÉES PAYANTS

Dès le printemps 1915, des groupes se présentaient à la grille de la Malmaison, où les figeait l'écriteau : *Le musée est fermé pendant la durée de la guerre...*

— Le musée... mais les jardins ? Il n'y a besoin de personne pour faire visiter...

Et c'étaient des colloques sans fin, avec le portier, avec l'auxiliaire préposé à l'entrée ; car le titulaire, ancien sous-officier d'Afrique, était parti, glorieux de reprendre l'ancien métier, porte-fanion d'un général à Versailles.

Evidemment les gardes seraient inutiles, si le public savait se garder.

A mesure que s'embellissaient les jours, les promeneurs se comptaient plus nombreux ; je ne pouvais sortir sans me heurter à leurs doléances. Les rapides lilas déchus, d'autres feuillages s'élançaient, d'autres fleurs perçaient, sous le ciel divin, des gazons reverdis aux arbres ressuscités, dans le soleil du renouveau ; ce printemps se levait en fête, plus enivrant que jamais, après l'incommensurable hiver de mort...

Oui, oui, d'un banc, où je faisais halte à chaque tour de parc, on entendait le canon, on l'entendait très bien ; alors comment être sensible à la grâce vaporeuse du crépuscule, à cette sensualité criminelle de l'heure, où fond toute énergie, où s'évanouit la pensée sacrée :

Nature au front serein, comme vous oubliez !

C'est nous qui oublions, abominablement ! J'entendais le canon, je m'immobilisais à ce banc pour entendre le canon.

Chaque coup faisait sursauter en moi la douleur assoupie. Mais, aussi, je suivais de ce banc, d'où un « Touret » avait conçu la Roseraie, l'adorable perspective qui menait par delà les bois, légers encore, à l'horizon où se profilait l'aqueduc de Marly. Mes yeux y goûtaient leur joie coutumière, et quand ils revenaient se poser sur la pelouse ciselée comme une coupe d'émeraude fabuleuse, ils s'attachaient à quelque grain de corail, qui était un bouton de rose naissante; en vain, je tâchais d'écarter la tentation; en vain je tendais ma mémoire obstinée vers la détresse unanime et la peine intime, l'enchantement effroyable des choses triomphait de l'idée fixe... Alors je comprenais ces promeneurs que la douceur d'avril ramenait aux promenades annuelles, les citadins que l'attrait des champs et des sources tirait de leurs logis obscurs, les amateurs que leur goût invétéré dirigeait vers les collections préférées. Sous les voiles noirs, les teints étaient plus roses. Il y avait plus d'amour que jamais dans les couples, avec ces jeunes gens qui tout à l'heure seraient appelés, avec ces hommes en uniforme qui marquaient l'existence précaire, proche ou loin de la bataille... Pourquoi, en effet, ne pas leur ouvrir ces quelques allées fleuries?... Sans doute, il n'y avait plus de surveillant militaire, mais ce ne serait pas non plus les foules forcenées des dimanches d'avant 1914... Et puis, quand quelques plates-bandes auraient à souffrir!... Quelques kilomètres de plus et les hordes teutonnes auraient campé là, l'autre été. Que risquait-on à y laisser pénétrer des Français, surtout des femmes, des enfants, des vieillards; la jeunesse turbulente avait d'autres terrains où s'ébattre... et les jardiniers ne suffiraient-ils pas à protéger les jardins?...

Un tour de clef, et tant de braves gens, qui avaient risqué une heure de tramway pour Malmaison, auraient pu entrer... Mais nous avons des ordres et des responsabilités!... Pour tout il faut en référer... Je dois à la vérité de dire que l'on nous écoute, quelquefois... à condition que le chef du Cabinet s'en mêle... Tel, M. Guiraud, que des succès de théâtre n'empêchaient pas d'être zélé à sa tâche, attentif et de décision prompte; par lui, on avait chance de trouver le ministre averti...

Mais que de temps gaspillé, en courses, correspondances... Je suis le seul à savoir de quoi il retourne, à Malmaison...

Cependant, il faudra quérir des autorisations auprès des bureaux, qui en ignorent tout... La permission de peindre, de photographier, ne peut être délivrée que par la rue de Valois; il est vrai qu'elle était décernée à n'importe qui, avant « les affaires Coteau ». Une maison de cartes postales remettait le laisser-passer à tel ou tel opérateur successif, sans nom ni adresse.

Il fut admis que je pourrais ouvrir les jardins et le château, et ce dans des conditions absolument inédites : en faisant payer... Or, le Parlement, dans un récent débat, ne s'était-il pas résolument prononcé contre tout paiement d'un droit d'entrée dans les musées ? Il n'était donc pas sans hardiesse, pour un sous-secrétaire d'Etat parlementaire, de transgresser le vœu de la Chambre. Mais il ne s'agissait que d'une réouverture épisodique, dont les recettes iraient à des œuvres de guerre ; on me laissait carte blanche. Partisan des « musées payants », je me trouvais donc à même d'en tenter une curieuse, restreinte, et tout de même valable expérience...

Les musées payants ! grosse querelle d'avant-guerre, qui va être résolue par la nécessité : le droit d'entrée, dans les galeries publiques, a été inscrit aux projets de finances de M. Ribot.

« On manque d'argent, écrivais-je alors, pour accroître nos collections des chefs-d'œuvre qui, chaque année, nous sont ravies aux ventes sensationnelles. On manque d'argent pour lever un personnel suffisant à la surveillance du fond actuel de nos musées et palais nationaux. On manque d'argent pour mettre en état de se défendre et de défendre les monuments et galeries dont ils ont la garde : portiers, surveillants, hommes de service réduits à faire leurs rondes nocturnes avec des bâtons, *car ils n'ont pas d'armes*. Ils sont à la merci du moindre browning ! *Soyez bons pour les animaux* n'a point à leur être recommandé : ils ne pourraient que fuir devant un roquet enragé.

« On manque de crédits d'achats, on manque de crédits d'entretien ; les plus minces traitements sont frustrés de l'augmentation réglementaire ; on vit sur le mobilier de la Restauration et de l'Empire sans rien créer à la place ; notre Louvre est sans catalogues à jour, etc...

« Bref, le budget des Beaux-Arts est le plus minable de tous. J'accorde qu'il soit plus urgent de pourvoir aux rouages

vitaux du travail, de l'armée, de l'instruction, de la justice. Sans doute, devant tant d'intérêts primordiaux, nos surintendants de la rue de Valois ne sauraient pousser bien loin leurs exigences somptuaires; les Chambres ont d'autres ministères à fouetter.

« On manque d'argent, sans pouvoir compter que les lois de finances à venir en fourniront plus que par le passé. Pourtant il y a des ressources plus proches. Il suffit de remplacer « l'entrée gratuite » par le régime payant, qui fonctionne dans le monde entier, et des centaines de mille francs tomberont dans nos caisses.

« Nulle réforme ne serait plus juste et mériterait d'être mieux accueillie par la démocratie. En effet, il ne saurait être question d'installer la tourniquet pour les dimanches et fêtes, où l'immense foule peut satisfaire à ses curiosités d'art et d'histoire, sacrifier d'instinct au culte du beau, communier de cœur dans la religion des souvenirs. Encore il y aurait lieu d'exonérer de la taxe l'apprenti, l'étudiant, les catégories de jeunesse des écoles et des ateliers à qui s'impose la fréquentation des modèles du génie universel. Mais le promeneur de la semaine, l'amateur en quête de sensations esthétiques, le voyageur de plaisir, le touriste cosmopolite, quelle raison irrésistible de se montrer si désintéressé envers eux? Nous payons, en province, souvent, à l'étranger, partout, sans rien y trouver de vexatoire. Certes, la gratuité serait préférable : la beauté pour tous, libre comme l'air, la lumière, nous dit-on! Hélas! l'air et la lumière ne sont pas également répartis entre l'Hôtel des Champs-Élysées et le taudis de Belleville! D'ailleurs pour une fois, ce n'est pas le peuple qui paiera, mais le public aisé, maître de son temps et qui redoute la cohue, et la clientèle d'élite, qui se rassemblerait au jour le plus cher. Vraiment la France est dupe de trop de générosités. Sous prétexte de figurer « à la tête des Nations », elle croit de son honneur de jeter nos richesses aux pieds cloutés des globe-trotters qui, chez eux, nous rançonnent de tant de manières.

« Quant au Français, son allégresse à supporter l'impôt ne va pas se démentir ici. Soyons assurés, sans paradoxe, que le musée paraîtra bien plus passionnant dès qu'il sera payant. On y pourra mener les parents et les amis sans qu'ils vous soupçonnent de trop de pingrerie. Il y aura moins de gens pour

flâner, s'abriter et se chauffer, — davantage pour regarder et s'instruire. Aussi, la charge sera vite justifiée si le produit en est heureusement appliqué à des acquisitions et à des améliorations, — et si l'on en donne au public pour son argent.

« — Le musée n'est pas qu'un plaisir du dimanche, continue-t-on d'objecter : c'est un enseignement dont vous fermez l'accès au travailleur pauvre...

« — Mais non ! que l'on protège l'étude par des dispenses, des prix réduits, des tarifs différentiels. Instruction ou labeur, que l'on avantage sous tous prétextes les citoyens à la bourse légère. Qu'il y ait des « bons de musée » comme récompense aux écoliers et que l'on fonde la carte de donateur, — à vie, à perpétuité, — dans un autre ordre d'idées. Que M. le maire offre aux noces la tournée de musée qui en évitera une, de l'assommoir, à Coupeau et à Mes-Bottes. Malgré toutes exemptions, ce sera comme au théâtre, où le billet de faveur n'empêche pas la recette considérable.

« Qu'il soit donc permis de conclure que les droits de l'homme ne seraient pas bafoués parce que le Louvre serait réservé la semaine aux visiteurs dont l'argent permettrait de le montrer pour rien, — de plus en plus enrichi, — dimanches et fêtes.

« J'ose même dire que les immortels principes ne seraient pas compromis si le règlement barrait l'entrée à nombre d'indésirables : par exemple, les enfants au-dessous de six mois qu'il conviendrait de laisser au sein de leur mère et de la nature.

« Tout à l'heure, je suivais des groupes qui *tournaient* dans la Malmaison. Soudain, grand émoi, bousculade, cris. Quelque engin meurtrier a-t-il été lancé ? Fracas de vitre brisée, éclats de verre sur le sol, un liquide blanchâtre s'étale... Cette femme et le bébé sur les bras, qui hurle, seraient-ils blessés ? Mais non. Le rire gagne. Ce n'est pas de la cervelle qui s'écrase sur les dalles. L'explosif n'était qu'un biberon garni de lait. Il n'y a pas de mal ; n'empêche que tapis, meubles et bibelots l'ont échappé belle...

« J'adore les enfants. Mais, comme fonctionnaire, il me faut rappeler aux parents la décision ministérielle qui interdit ici les repas sur l'herbe, — à plus forte raison, dans la chambre de Joséphine.

« La liberté ! je l'ai chérie jusqu'à l'anarchie ! Je commence à croire, tout de même, que les musées ont le droit de se défen-

dre, fût-ce contre d'innocents mais dangereux nourrissons — quitte à être traité d'abominable conservateur. »

La question était pendante. Depuis longtemps, M. Henri Lapauze l'étudiait dans son volume, *le Droit d'entrée dans les musées*, dès 1902. Il rappelait un projet de loi de MM. Léon Bourgeois, Yves Guyot et Rouvier, prévoyant un droit à percevoir pendant cinq jours de la semaine. En 1897, MM. Denécheau et Plichon présentaient un amendement identique, incorporé dans la loi de finances, discuté le 15 février, repoussé par 374 voix contre 135, sur un discours de M. Dujardin-Beaumetz :

Je vois mal Périclès mettant un tourniquet devant la Minerve de Phidias...

Vous ne permettrez pas qu'il soit dit que la première république a créé le Louvre, la troisième y a mis un tourniquet.

Le 5 décembre 1912 MM. André Hesse, Thalamas, Messimy et Honorat proposaient :

La Chambre invite le Gouvernement à étudier l'organisation d'un droit d'entrée à percevoir à certains jours dans les musées et palais nationaux et dans les monuments historiques appartenant à l'Etat.

Tous les arguments furent évoqués :

— La Convention a décrété la gratuité ; la troisième République fera-t-elle faillite à ce régime idéal, respecté de l'Empire et de la Monarchie : Le thème, politique et sentimental, est facile à développer, il est d'une noblesse irréfutable.

Mais les partisans de la taxe font valoir que :

— Nous sommes dupes d'une sensibilité erronée. A l'étranger, presque partout, il faut bourse délier pour contempler les chefs-d'œuvre des musées, des églises, des monuments historiques. Reprenons aux étrangers la monnaie de nos pièces. Et de cet argent enrichissons nos collections. D'ailleurs, il ne s'agit pas de supprimer la gratuité, puisque l'accès demeurera libre les dimanches, jeudis, jours de fêtes, voire un troisième jour.

Cependant on insiste : Ce sera restreindre le rayonnement d'art de la France, diminuer les facilités de l'enseignement qu'une tradition démocratique doit au plus humble de ses enfants...

A cela, j'avais répondu par avance, le 24 juin 1912 :

L'ENSEIGNEMENT DU MUSÉE GRATUIT

Le Musée distribue l'enseignement sublime; par là, on doit s'efforcer de le laisser largement ouvert à tous, sans tourniquet payant. Voilà l'argument où se retranchent, en dernier lieu, les adversaires d'une réforme démocratique et nationale, qui ne priverait pas le citoyen français du droit à la beauté et ne manquerait pas aux devoirs de l'hospitalité en réclamant de l'étranger la taxe qu'il est accoutumé à payer et à nous faire verser au seuil de ses collections.

Les galeries et palais de l'Etat demeureront gratuits dimanches et fêtes, et le jeudi l'après-midi, par exemple; il n'y aura guère de changement appréciable pour la foule des travailleurs et des collégiens, qui n'ont pas d'autres jours de liberté; d'ailleurs, il conviendra, par toutes mesures de circonstances, de faciliter l'accès exceptionnel, temporaire ou permanent, à quiconque justifiera de titres pour une autorisation gratuite; tous tempéraments, à l'expérience, devront être apportés à une mesure qui n'a pas pour but de repousser les visiteurs, mais, en même temps qu'elle enrichirait nos trésors d'art, d'assurer aux connaisseurs, aux savants et aux travailleurs sérieux, des expositions accrues, mieux installées, bien surveillées, et débarrassées de leurs familiers indésirables; le Louvre a mieux à faire que d'être le refuge le jour de pieds humides et de tignasses crasseuses, dont les propriétaires s'arrogent, par droit de premiers occupants, la toute jouissance des banquettes officielles, dont un gardien naguère écartait vivement un académicien connu en lui criant: « Ne vous asseyez pas... Regardez... Vous attraperiez des poux! » Evidemment, on prendra la défense du pauvre bougre, qui peut prétendre à toute humanité; eh bien! qu'on prélève pour lui un tant pour cent sur les entrées et qu'on le nourrisse et qu'on le chauffe; il ne réclamera pas l'enseignement du Musée. Nous ne réclamons que de la sécurité et de la propreté, au minimum, pour la promenade à travers les demeures de l'histoire et du génie; nous ne pouvons obtenir, du premier coup, de la politesse française, on ne saurait obtenir que le touriste mette des chaussons pour ne pas souiller des salles officielles, en Allemagne; ou qu'il laisse son chapeau au vestiaire de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, ni qu'il se déchausse pour pénétrer en tous lieux particuliers ou publics du Japon! Nous sommes des civilisés, nous, n'est-ce pas? et n'allons pas nous soumettre à ces coutumes sauvages de lourds Prussiens, de grands Cosaques et de petits Jaunes!

Mais venons à l'enseignement du Musée, dont un tourniquet d'un mètre de haut sur soixante centimètres de large va obstruer le rayonnement sur le monde! Sans doute, la gratuité vaudrait mieux: mais ni le collège, ni le théâtre ne sont gratuits; et l'instruction n'est

peut-être pas inutile pour aborder l'enseignement du Musée. Quelle vaste préparation ne faut-il pas, méthodique et sévère, pour que l'œil et la pensée se débrouillent parmi ces agglomérations extraordinaires de marbre, ces alignements de toile peinte, ces corps sans tête, ces bustes sans bras, ces têtes exhumées seules de l'antiquité, ces paysages, ces portraits, ces histoires de tous les temps et de tous les pays ! C'est une épouvante ! Quel entraînement ne faut-il pas pour échapper à la migraine et au torticolis, pour les promeneurs à leur première randonnée ! Interrogez autour de vous, de l'ouvrier au rentier, et renseignez-vous sur le nombre de fois que chacun est allé aux Musées de Paris. Et en province ! Que de chefs-d'œuvre ignorés d'à peu près toute la population qui vit à leur voisinage. La presque unanimité des visiteurs n'est composée que de passants, qui viennent piétiner une fois dans leur vie devant la Vénus ou l'Apollon, vulgarisés par les chromos et les cartes postales. Combien ne gardent de ce pèlerinage occasionnel qu'une infinie courbature, comme la jeune personne à qui l'ami proposait la distraction instructive :

— Tu n'es jamais allée au Louvre ?

— Si, quand j'étais petite, avec toute la famille... Ce que ça glissait sur ces parquets !

— Eh bien ! veux-tu que nous y retournions ?

Et la belle de répondre, avec une mine effarée :

— Oh ! encore !

Oui, aussi, il y a le coup de foudre, l'étincelle, l'illumination.

— Et moi aussi je serai peintre ! de l'enfant du peuple, du jeune homme pauvre. Le miracle se produira quand même. La vocation fatale ne manquera pas de se produire parce que l'on aura institué un jour cher pour les *aficionados* fortunés, qui préfèrent l'heure réservée, et le ticket coûteux. L'enfant doué se révèle bien avant la communion au Musée. Au moment propice il saura bien répandre ses inspirations et ses modèles, comme le futur prodige dramatique, auteur ou comédien, qui s'arrangent bien pour aller écouter les interprètes et entendre les pièces. Nous assistons avec nonchalance aux spectacles, dans le fauteuil loué ou la loge de faveur ! Que le plaisir est loin de notre émotion d'étudiants, quand il fallait rogner sur le repas ou le café, pour économiser les dix sous nécessaires pour grimper aux deuxièmes galeries d'une représentation populaire. Gratuit, le musée peut être un enseignement ; il n'y a que payant qu'il risque d'être un plaisir, escompté de la jeunesse.

L'enseignement du musée ? Il est tout à organiser. D'abord, tout au moins par le classement rationnel, par l'étiquetage. Or, aucune méthode de classement, d'étiquetage, pas ou peu, étiquettes rares, incomplètes, souvent illisibles, de formules différentes ; le labyrinthe et des énigmes. Sans doute, il est des musées d'enseignement, mais

c'est généralement à Londres où chaque objet est accompagné d'une étiquette qui est un véritable *état civil*, descriptif, instruisant qui le lit de tout ce qu'il peut apprendre ! En revanche, chez nous, des catalogues ruineux, jamais à jour, et dont, en divers endroits, on semblerait vouloir forcer la vente, par la pénurie des indications essentielles et pratiques. Les recettes du tourniquet pourraient solder les améliorations.

On manque d'argent pour entretenir, surveiller, augmenter nos collections. L'Etat ne peut faire plus qu'il ne fait. Il n'y a donc qu'une mesure, démocratique, de trouver de l'argent : c'est de rendre les musées payants pour l'étranger qui, lui, nous fait payer et, avec les gains réalisés, nous dévalise peu à peu notre patrimoine d'art par la surenchère aux ventes sensationnelles ; c'est de rendre les musées payants pour tous ceux, Français ou non, qui préfèrent leurs aises de la semaine à la cohue des dimanches, ils sont légion, seulement étonnés qu'on refuse leur obole...

Certes, il était joli de voir la France au-dessus de ces questions matérielles ouvrir toutes grandes les portes à tout le monde, mais nous nous ruinons à ce jeu de prodiges et nous voici dans l'obligation de compter. La question est indifférente à la masse du public, habituée du jour public ; pour les étrangers, cela ne les dérangera pas de leurs habitudes, puisqu'ils paient chez eux. Reste le lot des professionnels, critiques, artistes, amateurs, à qui toutes facilités seront offertes. Quant aux commerçants, reproducteurs qui s'enrichissent de l'exploitation des chefs-d'œuvre par cent procédés industriels, c'est une taxation à étudier.

Oui, l'habitude et les vieilles habitudes... plus que la pièce d'un franc, de cinquante, de vingt-cinq centimes à déboursier... Des habitués n'entreront plus, me dit-on, même s'ils n'ont qu'à demander une carte gratuite... Ce n'est pas dans notre tempérament.

Eh bien ! je ne vois pas quel préjudice il y aura là pour le musée. Et pour ces visiteurs indolents, tant pis. Contentons-nous de ceux que la volonté dirige, et qui n'oublieront pas de faire valoir leurs titres à la dispense !

La contagion de l'exemple est excellente. Et puis ne jugeons pas les jeunes et les générations montantes d'après nos errements. Ils savent se grouiller. Les guichets ne seront pas installés depuis vingt-quatre heures qu'associations et syndicats auront su faire valoir leurs revendications.

Et comme je l'ai dit ailleurs, ce ne sont pas des entrées de faveur et de service qui diminueront le rendement : les théâtres pratiquent le billet de faveur ; cela n'empêche pas les recettes de monter ; c'est de la publicité ; la carte de faveur entraîne les billets payants.

Chaque système a ses défenseurs opiniâtres, parmi les artistes, les littérateurs, les fonctionnaires : à qui entendre !

Notons des remarques secondaires : les recettes seront infimes, témoins les musées municipaux de la Ville de Paris, Petit Palais, Cernuschi, Victor Hugo. Mais peut-on mettre en parallèle ces établissements avec le Louvre, Versailles, où passe l'univers qui voyage ? Il fut étrange d'entendre M. Pujalet, directeur des musées nationaux, après M. Homolle, déclarer :

On ferait donc une recette de 100.000 francs tout au plus (car on ne vient pas à Paris pour voir les musées) ; on est attiré dans la capitale pour cent autres raisons, *et si on entre, en passant, au Louvre, c'est par surcroît* ; la comparaison avec l'étranger ne signifie rien : *on ne fait pas le voyage de Paris dans le même but que celui de Naples ou de Florence*. Dira-t-on que cet argent servirait à des achats ! Mais les musées nationaux n'ont nullement besoin de ces 100.000 francs ; ils ont, soit par la subvention de l'Etat, qui est de 165.000 fr., soit par le produit de legs particuliers, plus d'un million à dépenser par an : c'est un joli denier ; bien employé, il est largement suffisant pour nos achats.

Ce langage n'est-il pas singulier, — d'autant plus que M. Pujalet — si rien ne le désignait pour le poste où il avait été introduit fortuitement, sans l'avoir sollicité, d'ailleurs, — était homme d'esprit et de culture : *Si on entre au Louvre, c'est par surcroît. Et les musées nationaux n'ont pas besoin d'argent !*

Puis, le tourniquet. Ce mot de tourniquet offusquait. Tout de suite, il évoque cet étau noir, dont un cran vous prend à la taille, vous triangule, ne vous rend libre qu'après le dépôt du franc obligatoire ; alors, on soulève des objections pratiques ; il y a tant de guichets au Louvre, il faudra donc tant d'instruments de torture, avec leur personnel de tortionnaires. Oui, c'est odieux ; mais il y a d'autres moyens de perception, plus rapides et plus aimables que le tourniquet...

De part et d'autre on se réclamait de nom illustres : Puvis de Chavannes, J. F. Raffaëlli, pour ; Rodin, Carrière, contre le droit d'entrée ; la majorité des conservateurs avec MM. P. de Nolhac, Lapauze, G. Cain, Dardenne de Tizac penchait pour, tandis que M. Gustave Geffroy se portait contre ; M. Bénédite, d'abord favorable, changeait d'avis ; mais leur

opinion pouvait-elle compter d'après M. Augagneur intervenant à la tribune :

Notre collègue (M. André Hesse) s'est servi beaucoup de ce qu'on peut appeler l'argument d'autorité ; il nous a représenté qu'un certain nombre de littérateurs éminents étaient d'avis de fermer les musées aux foules ignorantes et qu'il ne voyait aucune espèce d'inconvénient à rendre les entrées payantes. Cet argument d'inspiration aristocratique ne vaut que par l'autorité accordée à ceux qui le présentent ; je ne m'y arrêterai pas davantage. Pas davantage, non plus, je n'ajoute d'importance à l'opinion de quelques conservateurs de musée. Nous savons tous que certains conservateurs de musée, comme certains bibliothécaires, trouveraient charmants les établissements qu'ils dirigent, à la condition qu'il n'y vienne ni visiteurs, ni lecteurs.

M. Victor Augagneur va un peu fort. Sans doute, il est libre de ne pas accorder à des Nolhac, à des Geffroy, à des Haraucourt, à des Paul Margueritte, à des Alfred Mézières, à des Reinach, l'autorité que leur confèrent leur talent, généralement admis, ou leurs fonctions, mais, dans l'espèce, il est mal renseigné. Devant tant d'efforts accomplis aux Gobelins, à Versailles, au Petit Palais, à Cluny, à Galliera, à Carnavalet, aux Arts décoratifs, devant tant d'expositions pour attirer le public, comment avancer que tant d'écrivains, devenus des fonctionnaires d'élite, n'ont d'autre but que d'assurer leur repos égoïste, au détriment des droits du peuple ? C'est tout le contraire. Les conservateurs qui souhaitent l'entrée payante vont à un surcroît de responsabilité et de besogne, avec cette comptabilité supplémentaire et les soucis nouveaux qui accompagnent toute réforme.

Et M. Augagneur continue :

Ce droit d'entrée, on vous l'a démontré, sera insignifiant.

On ne l'a rien moins que démontré. Et il est curieux de voir traiter les centaines de mille francs qui pourraient provenir de la taxe, — de quantité négligeable, alors qu'à chaque discussion du budget, les plus maigres crédits sont âprement rognés aux Beaux-Arts. Nos musées sont les plus mal tenus du monde. Nos monuments historiques se délabrent ; Trianon est à l'abandon. Nos artistes des manufactures nationales touchent des salaires dérisoires. Le traitement de ces luxueux

conservateurs va de 1.800 fr. à 5.000 fr., — que je n'avais pas atteint en dix ans de Malmaison.

Mais il faut bien amuser les tribunes, n'est-ce pas ?

Que si vous vouliez faire une expérience, vous pourriez *exiger* qu'un jour par semaine, il sera *exigé* un prix d'entrée très élevé. Le snobisme aidant, vous vous procureriez peut-être ainsi des recettes intéressantes. Les musées seraient, en principe, ouverts gratuitement tous les jours, sauf deux jours qui seraient réservés l'un au balayage, l'autre aux gens qui veulent se montrer. (Rires et applaudissements à l'extrême gauche et sur divers bancs).

L'extrême gauche n'est pas difficile. Il n'y a pas que des gens qui veulent se montrer, parmi ceux qui vont aux jours réservés. Il y a des travailleurs aussi, des amateurs et des artistes qui *veulent voir*, et l'on ne peut voir avec la cohue. Est-ce que dans les *Salons* il n'y a pas deux prix, 2 fr. le matin pour les personnes qui désirent éviter l'affluence de l'après-midi à 1 franc. ?

Mais oui, il serait bon de tableur sur le *snobisme*, pour enrichir et mieux aménager nos galeries nationales. S'il y a un bénéfice moral à ce que l'ouvrier s'instruise, n'en serait-il pas de même pour le bourgeois et l'aristocrate, puisque le mot a été prononcé ? Seulement, le snobisme veut être guidé, encouragé ; rien n'est fait en vue de le diriger vers nos mornes pinacothèques.

Tristesse innombrable du Musée — avec ce rigide, éternel alignement qui est le pire désordre... C'est une vague d'épouvante qui déferle vers vous du fond des siècles. Chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre, par milliers ! Vous êtes jeté au gouffre sans guide ! Comment se diriger par le labyrinthe, sans fil conducteur ? Ce n'est que depuis très peu d'années, grâce à des sociétés, à des groupements privés, que des visites se font avec explications, conférences ! Mais pour la masse des promeneurs du dimanche, c'est une bavarderie éreintante à la queue leu leu. Combien d'enfants ainsi traînés aux jupes des parents en seront rassasiés pour toujours ! Si cela devenait une récompense pour un écolier d'y aller avec les maîtres, munis de billets de faveur, quelle allégresse, au contraire !

Et si l'on visitait méthodiquement, par petits coups ! Non il faut tout avaler à la course...

Les musées sont ouverts. Promenons-nous dans les bois tandis que le loup, — le tourniquet n'y est pas... Les musées sont ouverts, comme en 1793, tout est dit. Ne conviendrait-il pas de rêver plus, qu'ils soient gratuits ou payants... Qu'on les rende attrayants... Les chefs-d'œuvre ne suffisent donc pas? Si, n'empêche qu'ils sont en exil, au musée, déportés sous le ciel étranger, presque jamais à leur place... Et l'admiration s'en ressent, l'admiration de commande, une fois pour toutes... Comparez avec les petites expositions des marchands, périodiquement renouvelées, si fréquentées. Est-ce que les essais des contemporains l'emporteraient sur les merveilles du passé dans le goût des amateurs? Pas du tout, mais, en un quart d'heure, à travers ses occupations, le Parisien peut voir « une œuvre », vingt toiles agréablement présentées. Si, dans une salle de musée, d'accès facilité, on groupait de temps à autre un ensemble significatif, à l'occasion d'un achat, d'un anniversaire, on ferait salle comble. A condition d'user de la publicité. Il faudrait mener un musée comme théâtre, avec ses répétitions générales, ses premières, ses centièmes, ses reprises. Ne criez pas au scandale. Le musée est un temple. Bien. Mais dans les églises, les cathédrales, il y a des saisons d'éloquence, des jours de musique choisie, toute une incomparable mise en scène. De la musique au musée? Pourquoi pas? Ça ne serait pas si dégoûtant d'entendre des instruments, des airs du temps, au seuil de la salle où l'on aurait réuni des Fragonard, des Boucher, des Watteau. Et ainsi de toutes les époques. Pourquoi pas le thé? Mais oui, même le restaurant! Sacrilège? Vous êtes au musée, à 11 heures. Il faut sortir au moment où vous vous passionnez. Voilà le charme rompu. Vous reviendrez à deux heures! Ce n'est plus la même chose! Je parle, naturellement, ici, pour le voyageur. N'y-a-t-il pas des buffets aux *Salons*?

Surtout, aux *Salons*, comme chez les marchands, il y a des guides, des notices et des conférences et de la musique...

— Des recettes insignifiantes, dites-vous? Des recettes formidables.

— Nous prenons le Louvre pour un million, disent des experts sérieux. Nous ne toucherons à rien. Simplement, nous ferons de la réclame...

Pour avoir du monde payant, il suffirait d'en donner aux gens pour leur argent.

§

C'est dans cette disposition d'esprit que j'entrepris de rouvrir Malmaison, — avec des moyens de fortune, — tout mon personnel mobilisé et les objets les plus précieux enlevés en 1914.

Que de difficultés, imprévues, — sans quoi je ne me serais pas jeté dans l'aventure, si elles m'étaient apparues en bloc ; une par une, on arrive à les rétorquer...

Le jardin se présentait de lui-même, la jeune roseraie croissant en force et en éclat ; mais le château était bien démuni. Aucune salle où il ne manquât quelque objet. D'autre part, le premier étage ne pouvait être visité que par roulement, sous la conduite d'un gardien ; il n'y a qu'un escalier, et, manque d'issue, il faut redescendre par où l'on a monté. L'accès devrait donc être limité au rez-de-chaussée, où l'on déménagea du haut ce qui pouvait y être placé logiquement ; les souvenirs mortuaires se rangèrent dans le vestibule d'honneur ; la salle de billard, vide de tapisseries, reçut la collection de *papiers peints* que n'avait pas reprise M. Charles Follot, mobilisé. La cage de l'escalier masquée de tentures et de tapisseries devint le beudoir de Joséphine ; grâce à un tapissier, à un menuisier de Rueil, qui, depuis des années, avaient suivi les transformations du château, et m'avaient consciencieusement aidé au rangement de 1914, les choses allèrent sans encombre...

Mais les parquets ? Pas de frotteurs, — tous volatilisés, avec la mobilisation.

Or, après la foulée d'un millier de gens, y apportant le sable ou la boue des allées, ce n'est pas de luxe que de râcler, d'encaustiquer, de broser ; depuis des semaines, mes journées étaient dévorées par la réinstallation des meubles, pendules, bustes, peintures et bibelots. Je croyais en avoir fini. Ce n'était rien auprès de mon initiation aux mystères de la paille de fer ; car le frotteur, enfin découvert, n'accepta de traiter qu'avec moi ; gigantesque et velu, un long visage envahi de barbe et de cheveux noirs, son baluchon sous le bras, nu-tête, chaussé d'espadrilles, en chemise dépoitraillée sous une jaquette aux basques flottantes, il n'en sortait pas de ses évaluations et considérations, coupées de l'éloge de son métier — qui se perdait. Lui était un vrai, passionné de sa « partie » qu'il

m'expliquait dans le détail. Même quand il se trouvait sans ouvrage, il travaillait pour s'entretenir.

Ainsi, il y avait un appartement dont les locataires étaient partis, depuis la guerre, sans le décommander... Eh bien, il continuait d'y aller, et tant pis s'il n'était jamais payé... Comme personne n'y marchait, c'était une pure glace : je dus promettre d'aller voir. Alors seulement, après une heure et demie de palabre, j'obtins des conditions, — augmentées, c'était la guerre; et, en outre du prix, la clause d'un litre de vin, à l'arrivée...

Le lendemain, il fut exact ; on m'appela au lit, à cinq heures du matin : il réclamait le vin, avant de commencer, et, toutes les heures, il exigeait ma présence, pour constater, admirer, tandis qu'il s'épongeait, se rafraîchissait ; vision fantastique que celle de ce grand diable, patinant sur les planchers, avec son bâton armé de cire jaune... Et la séance achevée, il fallait le régler, il n'acceptait pas de faire crédit à l'Etat... Il fallut me plier, deux ou trois fois la semaine, à ce manège... Oh, je recevais parfois des compliments :

— C'est bien tenu, votre musée...

Je payais, de ma personne, pour le savoir... ô Sinécure !

L'escalier condamné, le premier fermé, plus n'était besoin au rez-de-chaussée d'obliger le public à suivre un guide énonçant ses explications péremptoires ; les visiteurs seraient libres d'aller et venir, et de revenir sur leurs pas, de stationner devant la relique historique ; cela théoriquement, car dans la pratique, avec la foule, c'était la bousculade incessante. Sans snobisme, on peut préférer un jour à cent sous, ou, du moins, l'on a plus de chance de ne s'être pas dérangé pour rien. Les travailleurs le savent et viennent le matin.

Du moins ici, avait-on la ressource de se trouver de plain-pied dans le parc, aux heures trop encombrées. Le gardien impératif était remplacé par quelques soldats en permanence dans les salles, des blessés et convalescents de l'hôpital et de l'ambulance Tuck-Stell, de l'ambulance « des Œillets », heureux d'une légère rétribution qui ne grevait pas trop mes dépenses et leur procurait quelques douceurs avec la distraction et l'oubli de quelques heures ; d'autres surveillaient les jardins, fonctionnaient à la grille, alternant du dedans au dehors... Enfin, une jeune femme qui vendait des roses de Malmaison,

— installée contre la vasque de la salle à manger, d'où elle exerçait une bonne surveillance; elle fut une auxiliaire précieuse; — elle payait! n'étant rémunérée que sur le débit de ses roses. Tout ce personnel se reconnaissait à des brassards aux initiales du château...

Un détail irritant fut la confection des billets d'entrée. Où s'adresser?

Courir à Paris — de Montrouge à Montmartre: les imprimeries spéciales que l'on m'avait indiquées étaient bouclées. Ou bien je tombais à quelque librairie me proposant des cartons fastueux qui auraient dévoré le quart des recettes, — et livrables dans trois mois. Je fus sur le point d'en faire dactylographier. Mais comment les coudre! les relier! Enfin, je trouvai... sur le modèle des tickets de tramway, par liasses de cent détachables des talons. Pas besoin de tourniquet, de l'épouvantable tourniquet.

Oh! les bureaux n'avaient pas manqué de préconiser le système de contrôle des théâtres: — un président et deux assesseurs, etc. Quelle simplification — comme sur Madeleine-Bastille: un receveur (avec des liasses de tickets: les talons font foi) un seul a toujours suffi, pour distribuer jusqu'à deux mille papillons... Un jeune homme de seize ans, débrouillard, avec une sacoche, prêtée par la Compagnie des Tramways, suffit à la besogne; le soir il marquait le chiffre d'entrées, avec les numéros du ticket de fermeture; il inscrivait même le temps, ce qui d'une saison à l'autre nous expliquait les fluctuations de la foule.

Une crainte me hantait, maintenant, — qu'il ne vînt pas grand monde. La Malmaison n'était guère inédite, depuis des années qu'on la visitait, et gratis. Le trajet était long, dispendieux. Je cherchais un clou, une attraction... Cent trophées allaient aux Invalides. Pourquoi pas un à Malmaison? Mais il était bien inutile d'espérer rien de la direction du musée de l'armée, sourde à toute initiative. Si j'essayais par ailleurs. J'écrivis au Président de la République dont je pouvais escompter la bienveillance; auprès de qui mon vieil ami Félix Décori était secrétaire général; du moins, par lui, ma lettre parviendrait:

Le 6 juin.

J'ai l'honneur de vous exposer que, malgré l'absence de tout mon personnel mobilisé, j'ai réussi à rouvrir les jardins, le musée et le château de Malmaison, sans aucune dépense pour l'Etat et les recettes brutes des entrées payantes devant être versées au bénéfice des orphelins, des artistes et gens de lettres, victimes de la guerre.

Entre divers moyens d'attirer le public, déjà sollicité par tant d'œuvres de bienfaisance, j'ai pensé que l'exposition de quelque trophée de 1914-1915, dans la maison de victoire où Bonaparte revenait de Marengo — *anniversaire le 14 juin* — serait de l'attrait le plus puissant et de la plus émouvante actualité.

Je demande donc pour cinq semaines — jusqu'au 15 juillet — que quelque drapeau, un canon pris aux ennemis soient transportés à Malmaison : je ne sache pas que nulle loi s'y oppose ; seules les habituelles entraves bureaucratiques pourraient se dresser ; je ne pense pas qu'elles doivent faire objection à l'idée que je vous sou mets respectueusement et qui, en provoquant la générosité française vers notre œuvre, évoquerait les plus magnifiques souvenirs de l'histoire franco-italienne (1)...

Le 16 juin, deux lignes de Décori :

Tous mes regrets, mon cher ami, c'était prévu...

en me communicant la réponse du Ministère de la Guerre à la présidence :

15 juin.

Vous avez bien voulu me transmettre une demande de M. Ajalbert, Conservateur du Musée de la Malmaison, exprimant le désir qu'un certain nombre de drapeaux allemands et autrichiens (il n'avait pas été demandé un *certain nombre*, mais *un* drapeau) fussent mis à sa disposition à l'occasion de l'exposition qu'il projette d'organiser pour l'anniversaire de la bataille de Marengo...

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne saurait être question (*pourquoi ?* a crayonné, en marge, Décori, en soulignant cette singulière fin de non recevoir) d'enlever même momentanément au musée de l'armée les drapeaux récemment pris aux Allemands...

— Pourquoi ne voyez vous pas Millerand, directement, qui est votre ami ?

Allais-je prendre une minute de son temps à un Ministre de la Guerre, en temps de guerre, pour une si mince querelle !

Je me tournai donc d'un autre côté : je savais où se rouil-

(1) L'Italie venait de déclarer la guerre à l'Autriche.

laient des avions boches, jetés à la ferraille. Je sollicitai le sous-secrétariat de l'armement ou j'avais de cordiales accointances; le motif du refus me stupéfia, me stupéfie encore :

— Ces avions font partie du *matériel des alliés*, qui pourrait être utilisé, etc.

Cette fois, je renonçai; je ne devais compter que sur mes seuls moyens...

J'ordonnai le rez-de-chaussée comme une demeure vivante; le vestibule d'honneur, qui, ne craignant rien du soleil, était ouvert comme la salle à manger sur la pelouse; le jour s'étouffait dans le salon de Joséphine où des roses trempaient dans des vases; aussi, l'éclairage était tamisé dans la bibliothèque du premier Consul; tous soins impossibles à obtenir des hommes de service qui s'obstinent à tout ouvrir, sans se préoccuper des rayons qui rongent rideaux, sièges et tentures. C'est cruel à dire: du moins, avec les mutilés, rien à craindre; avant l'ouverture, j'avais voulu les faire répéter, leur apprendre à manier les cordons de tirage, à accrocher les volets! J'avais choisi la demi-douzaine qui avaient tous leurs membres, — en apparence! Hélas, une main crispée ne pouvait serrer la poignée de la fenêtre; un bras ne se levait pas, ou ne disposait pas de l'horizontale... Mais fraternellement, allègrement, ils s'entraidaient...

Le salon de musique, avec la harpe aux cordes brisées, résumait toute la mélancolie de la fabuleuse aventure de guerre et d'amour... Il aurait suffi d'un air du temps, de quelque robe de l'époque pour ressusciter le passé, évoquer l'histoire...

Au tramway de minuit quaranté, *au balai*, je ne manquais pas de rencontrer, quand je rentrais de quelque théâtre, M. Dumoulin, le merveilleux violoncelliste de l'Opéra, — avec son instrument. Jamais, sans doute, violoncelle n'a tant voyagé. D'autres artistes peuvent égaler en talent M. Dumoulin. Mais il rend des points à tous comme voyageur. Non qu'il ait été loin. Il n'a guère, que je sache, dépassé Marly, ni pratiqué d'autre sport que le charroi mécanique de l'Etoile, Porte Maillot, vers Saint-Germain. Mais, là, il détient le record, imbattable. Il s'est entraîné quand le train était encore à vapeur, — une heure. 1 heure 1/2 pour Port Marly. Le trolley a abrégé la durée: encore 3/4 d'heure, une petite heure,

tout de même. Or, presque chaque jour, M. Dumoulin, de bon matin, descend à Paris et remonte pour déjeuner, et, chaque soir d'Opéra, revient à son pupitre et rapplique à la station pour regagner ses pénates — avec le sourire. Il est le *banlieusard* invétéré, — en même temps que le Parisien endurci dans cette existence dédoublée entre les horizons peints des décors et les bois véridiques de Bougival. La guerre seule a quelques mois bouleversé ses habitudes, en l'envoyant veiller sur des gares lointaines; mais il avait emporté son instrument. Rendu à ses foyers, nous nous rencontrâmes, — de jour; le dernier départ de minuit quarante s'effectuait maintenant avant neuf heures du soir! A travers ses deux allers et retours quotidiens, M. Dumoulin n'avait jamais pu faire escale à Rueil. Il était comme ces marins qui font des traversées immenses, sans mettre pied à terre qu'au terminus. Je le pressai. Il fut exact. Et, devant la harpe de Joséphine, comme tous les musiciens, il murmura :

— Ce serait délicieux de la musique, ici...

Mon projet n'était pas de donner des concerts, il n'y avait pas la place; comme quelques roses embaumaient la demeure j'aurais voulu que quelque voix perdue, quelques accords finissants missent une présence invisible, traversant les pièces vides; je demandais l'immatériel. Ici, cela ne pouvait se réaliser que brutalement avec un piano, un violon, un hautbois, une flûte. Que sais-je? Va pour le petit orchestre, qu'on ne verrait presque pas, avec un paravent. Je pris conseil de ma voisine, Madame Marie Mockel, femme du poète, dont le talent exquis de cantatrice, la maîtrise savante de professeur, devaient me servir précieusement. Elle m'indiqua des jeunes filles charmantes du conservatoire, — et je pus annoncer quelque musique du temps au salon de Joséphine et d'Hortense... Ça ne devait être qu'une phrase, écoutée en passant comme on respirait les fleurs... Or l'on s'empressa et se pressa dans l'étroit espace... Au bout de deux fois, ce fut le tumulte, — des réclamations. La petite troupe s'installa à une porte-fenêtre, d'où au dehors cinquante, cent personnes pouvaient voir, s'asseoir et entendre. Il fallut se résoudre au concert. Mon vieil ami Albert Vernaélde, professeur au Conservatoire, que les nécessités de l'existence, les charges de famille accablant sa jeunesse pleine des dons de poète et de compositeur ont

contraint à se résigner au seul enseignement, Vernaëlde dirigea les auditions, composant les programmes, amenant des élèves. Nous avons placé les séances aux mauvais jours, les mardis, vendredis : les spectateurs augmentaient, chaque fois, il se créait des habitués. Et ces concerts m'étaient un moyen d'obtenir une publicité nombreuse. Les journaux ne pouvaient répéter chaque jour que la Malmaison était ouverte, mais, à la rubrique des théâtres, qui n'était pas encore bien rétablie, en été 1915, nos programmes étaient accueillis favorablement ; d'autant mieux que je les recommandais à des camarades de journaux et m'ingéniais à en varier la forme ; dix ou quinze échos, deux fois la semaine, cela constituait encore un certain lot de copie. Je ne regrettais pas ma peine, et n'avait été le coup du frotteur matinal, qui ne me faisait pas grâce une fois de ses discours, ces quelques semaines, versant le baume des parfums, des couleurs et des sons sur la douleur et la fièvre incurables ne me laisseraient aucun souvenir médiocre. Mais, avec le frotteur, je retombe dans le terre à terre de mon rôle de *manager*, assailli des plus aiguës mesquineries ; mais ne descendons pas trop bas...

L'empressement croissant du public me récompensait amplement de mes efforts ; on ne récriminait pas sur le droit d'entrée. Chaque courrier m'apportait des demandes de louer les places en payant ; les visiteurs hésitaient à s'asseoir, ne croyaient pas qu'ils avaient droit au concert sans supplément : l'expérience était convaincante.

— Alors ce n'est pas une gageure... De la musique au Louvre, au Luxembourg, etc. — De la musique, des conférences, des buffets, des lavabos, des salons de conversation et des cabinets de lecture, de correspondance ; un musée devrait être un lieu de repos, et non une enceinte de footing à perte de vue, — c'est le cas de le dire (1).

En 1916, je répétai l'expérience avec les mêmes vicissitu-

(1) La réouverture avait été limitée du 6 juin au 15 juillet, en semaine, 1 fr. par personne, 0 fr. 50 jeudi, dimanches et fêtes. Les enfants, les soldats, les pensionnés, les sociétés qui en faisaient la demande ne payaient pas. La recette brute fut de 7.430,50. Les frais s'élevèrent à 1085 fr. 30. A la vérité, le château bénéficia pour un tiers au moins de ces dépenses qu'il aurait fallu prendre sur le budget courant pour une réouverture ordinaire, — nettoyage, gardiennage... et frottage...

Le total fut attribué par décision du Sous-Secrétaire d'Etat à Madame Poilpot, présidente de l'Orphelinat des Arts.

des, atténuées déjà par l'habitude; les exigences du frotteur me parurent toutes naturelles.

Cependant, le doute me lancinait. Y aurait-il encore des promeneurs après l'angoissant hiver de « Verdun », avec la vie renchérie? Ceux qui avaient vu, en 1915, en avaient assez vu. C'est maintenant, absolument, que l'attraction devenait nécessaire. Mais quoi?... En temps de paix, que de fêtes à imaginer, costumer, directoire, consulat, empire, que d'expositions, de conférences! Aujourd'hui, rien à faire dans cette voie. J'en revenais toujours au trophée de guerre, à l'avion, — bref à l'intangible ministère de la guerre; je ne désarmais pas. Je réfléchis qu'il n'y aurait qu'à intéresser une personnalité, une œuvre à la caisse. Je jetai mon dévolu sur M. Léon Bourgeois, ministre et président d'une œuvre de tuberculeux. J'allai sonder son chef de cabinet, qui m'exposa nettement :

« Je ne crois pas au succès. Les ministres sont excédés de sollicitations de participer à des œuvres. Ils ont décidé d'opposer des fins de non recevoir. Je saisis bien que vous nous apportez, vous, des bénéfiques, et M. Bourgeois sera très heureux que vous ayez songé à son œuvre. Fera-t-il la démarche? Je le suppose. Mais elle n'aboutira pas plus par lui que par M. Poincaré, l'an dernier. Maintenant, décidez si vous souhaitez une audience, je vous suis tout acquis... »

— Je vais réfléchir...

Et j'allai déjeuner avec mes amis de l'aviation, aux Ambassadeurs...

— Un avion boche, — il y en a à Saint-Cyr...

— Il n'y a qu'à demander au capitaine X...

— Non, au lieutenant Y...

Ces jeunes gens ignoraient les barrages infranchissables de l'administration militaire...!

Et surtout Audemars, qui parle peu, me glissa :

— Vous devriez voir Besançon!

— Qui Besançon?

— Le Secrétaire général de l'Aéro... Il obtient tout... Il comprendra tout de suite... Il est *dessalé*...

— Oh! je ne le connais pas... Je suis dégoûté...

— Montez dans mon auto. — Je vais téléphoner, pour savoir s'il est rue François I^{er} et peut nous recevoir.

Dix minutes après, j'étais à l'hôtel de l'Aéro-Club... J'ex-

posai le projet : une part de recettes irait à la Caisse de secours de l'Aéronautique.

— Attendez, il faut que je sache s'il y a vraiment quelque *Taube* à Saint-Cyr; je téléphone au Capitaine X...

— Allo. — Capitaine X... Bon... Cher ami... Il paraît que vous avez des avions boches... Est-ce que vous en prêteriez un à l'Aéro-Club, pour l'exhiber quelques jours à la Malmaison... au bénéfice de notre Caisse... Charité... à la Malmaison... Pas d'inconvénient de votre part... ? Que j'en parle au commandant Y... ? Bien... Je lui dis que c'est de votre part, n'est-ce pas ?... Merci... Quand venez-vous à Paris... ?

Etc...

— Je vais voir le chef de cabinet du général Roques.— Je le connais personnellement, je crois que j'aurai la réponse favorable...

Dehors, Audemars me confirmait...

— Je vous l'avais dit... Avec M. Besançon, c'est toujours comme ça... C'est fait... Vous avez trouvé le filon.

Le lendemain, 24 mai, télégramme de M. Besançon :

— J'ai le plaisir de vous informer que vous aurez avant le 30 le L. V. 5.

Le surlendemain, 26 mai, lettre du Chef d'Escadron, directeur de l'Atelier de réparation de l'aviation :

Saint-Cyr, 26 mai 1916.

Monsieur,

Le Ministre me donne l'ordre de mettre à votre disposition un avion ennemi.

A moins d'avis contraire, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je compte vous livrer cet appareil mardi 30 courant. Il voyagera démonté sur remorque et une équipe d'ouvriers procédera immédiatement au remontage à l'endroit que vous leur désignerez...

On peut croire qu'il n'y eut pas d'avis contraire de ma part.

La réussite de la saison était assurée; mais on n'allait pas renoncer aux éléments de succès précédents; au contraire, les auditions musicales devaient se poursuivre, avec une ordonnance moins précaire; M. Dumoulin, repris par l'Opéra, des concerts, des leçons, ne disposait que de rares heures; mes petites instrumentistes étaient dispersées; il me fallait un organisme indépendant, responsable. La *Fraternelle des Artistes* accepta d'organiser deux séances par semaine. La grande

allée, entre la roseraie et le parc, était toute désignée. Une estrade fut dressée près du hêtre pourpre; l'avenue montant vers la grille, les chaises étaient rangées comme sur des gradins; huit cent, mille personnes auraient pu être placées aisément; la vue embrassait à gauche le parc, à droite la roseraie, au fond le château, le cèdre de Marengo et l'on évitait le reproche de détruire la pelouse devant le ruisseau, la pelouse historique de la partie de barre.

La réouverture fut fixée du 30 mai au 16 juillet, — au *Bénéfice du Comité des Lettres*, de l'*Œuvre fraternelle des Artistes* et de la *Caisse de secours de l'Aéronautique*, ce qui devait nous valoir une publicité soutenue, dans la presse, les théâtres, les milieux militaires et sportifs, où M. Besançon propagea la nouvelle. Nous avons fait tirer des cartes postales avec la photographie de l'aéroplane, — lancées dans la direction où elles pouvaient toucher quelque foule. Des affiches furent apposées, à l'intérieur de restaurants, de boutiques fréquentées. Nous sollicitons la générosité par des envois de carnets de vingt entrées, qui produisirent une certaine somme. Pauvres détails sans doute, et qui feront sourire les gens demeurés les bras croisés; mais tout cela avait pour nous le goût et le charme d'un devoir dont l'accomplissement n'était pas vain; en attendant, par exemple, que la *Fraternelle* touchât sa part globale du profit, les artistes recevaient un cachet; c'était du travail, au lieu d'un secours; et l'on faisait la charité tout en gagnant un peu de sa vie; il y avait là des débutants et des débutantes, des jeunes dont quelques-unes, sans doute, connaîtront plus tard de la gloire du théâtre; je suis sûr que, devant les somptueuses corbeilles des premières triomphales, elles n'oublieront pas l'humble gerbe de roses qu'elles emportaient de Malmaison.

Dès le premier jour, le nombre des entrées fut une progression constante sur 1915; il était plus élevé, avec le franc de péage, qu'aux années de gratuité; il faut bien croire que les concerts, l'exhibition de l'aéroplane, tout le bruit fait autour de la réouverture contribuaient à l'accroissement. Mais il ne s'agit pas, dans une œuvre, que de la question matérielle. Ce serait trop parler de planter n'importe quel *clou* — où s'accrocherait la badauderie! Quelques puristes auraient pu m'objecter: Pourquoi pas un sous-marin, etc? Et j'aurais pu répondre que

l'ombre de Napoléon ne serait pas offusquée de contempler le vaste oiseau captif ! N'avait-il pas rêvé de débarquement en Angleterre par la voie des airs ! Oh ! s'il avait eu un Adler, un Garros, à sa disposition, quels chantiers il eût fournis à celui-là et comme celui-ci eût eu le commandement, à vingt-cinq ans, dans l'éclat de son génie, d'une armée aérienne !

Mais que la présence de l'aviatik dérangerait provisoirement pour un amateur la vue de la véranda, je n'en souffrais guère. Surtout je me réjouissais de la bonne leçon de choses offerte en la circonstance. N'est-il pas étrange de constater que, pour des années où chaque communiqué parle de la guerre aérienne, trente millions de Français, peut-être, sur trente-cinq, n'auront jamais aperçu une nef de combat, française ou allemande ! Ils auront été aussi loin de la guerre que les Esquimaux. L'avion, la mécanique sublime dont rêvent toutes les jeunes têtes ! Il devrait y en avoir un dans chaque ville, devant lequel tous nos écoliers, nos apprentis pourraient se réjouir de la fantastique réalité, mieux que dans la fantaisie fade des livres. Peut-être est-ce d'une de ces jeunes cervelles que jaillirait la trouvaille définitive. Je ne faisais pas appel à la seule curiosité, — dans une passion de l'arme nouvelle, — puisque, hélas, à peine né, l'oiselet inouï était devenu la pire bête de proie. Je pensais enseigner. Dans la cour des Invalides, juché sur des socles, les avions exposés n'étaient que des squelettes inertes. Un spécialiste seul en pouvait tirer quelques remarques. Ainsi l'on entasse canons et projectiles, au musée de l'armée, comme les toiles et les marbres aux musées de peinture. Quelle force, quel génie de divination ne faudrait-il au passant, pour tirer quelque savoir de cette contemplation, pour ainsi dire bovine, comme du bétail devant les locomotives !...

Un territorial fut affecté à la surveillance et à l'entretien de ce colossal oiseau, isolé par un cercle de fil de fer, sans quoi les curieux l'eussent étouffé... L'homme se morfondait, tout le jour, en bavardage avec les visiteurs. Vous comprenez, monsieur le Conservateur, ils voudraient voir l'intérieur... Il n'y aurait qu'à construire un escabeau, sur la droite, moi, je monterais sur la gauche, pour expliquer, comme je faisais au stand...

— Quel stand ?

— Je faisais la démonstration, à l'Exposition d'autos et d'aéros des Champs-Élysées...

Parfait. Du moins, pour un mois, ce soldat occuperait-il l'emploi de ses aptitudes !... Dès lors, par groupes les visiteurs franchissaient le cercle de fer, entendaient l'explication, grimpaient sur la petite plate-forme... Les détails techniques, qui rebutent les profanes sur le papier, intéressaient tout le monde, ici, devant l'objet.

C'était un *Aviatik*, plus exactement un *L. V. 5, type D. 9*.

Envergure : 12 m. 85. Longueur : 8 m. 17.

Biplan à fuselage (l'avant plaqué ; l'arrière entoilé).

Ailes un peu en V transversal — le bord antérieur en flèche, le bord arrière droit.

Le gouvernail de profondeur, avec son vaste plan stabilisateur, a l'aspect d'un cœur (pointe en avant). Ce plan stabilisateur est particulier aux Allemands par son énormité et par sa forme presque triangulaire.

Le fuselage est, comme l'ensemble de l'appareil, assez massif.

Le moteur est à l'avant, ainsi que l'hélice.

Moteur Mercedes 150-160 HP — 6 cylindres — refroidissement à eau ; radiateur en haut de la « cabane » ; tuyau d'échappement analogue à une cheminée, dirigé vers le haut.

L'équilibre transversal est assuré par des ailerons qui offrent cette particularité que chacun d'eux est en deux plans réunis par une sorte de pli.

Le pilote est à l'avant.

Les commandes sont du type usuel : palonnier au pied, très large poignée sur tige verticale pour la manœuvre du gouvernail de profondeur et des ailerons.

Le passager est à l'arrière, entouré par la « tourelle » tournante (qui est assez remarquable) pour mitrailleuse.

4 tubes lance-bombes.

La tourelle mobile pour la mitrailleuse, le système de déclenchement des bombes, l'aménagement des sièges de pilote et de passager, — tout cela comparé avec nos moyens, était un petit cours fort goûté des auditeurs, dont on s'empressa d'exploiter le contentement. Un tronc fut installé au bénéfice des aviateurs ; il produisait de 20 à 50 fr. par jour ; et des cartes postales avec photos de l'avion devant le Château, vendues 0,15 et 0,20 apportaient encore un petit profit.

Sans compter les bons pourboires qui allaient au speaker,

Il lui était interdit de manifester ses opinions personnelles sur l'état de la cinquième arme, dont il jugeait de par sa seule fantaisie. Mais, dans le tuyau de l'oreille, il ne pouvait s'empêcher de renseigner les curieux, avides de connaître le dessous de l'aéronautique. Il le faisait d'ailleurs avec le plus sûr optimisme. Il souffrait de ce que notre L.V. 5 n'eût pas d'histoire. Comment était-il échoué à Saint-Cyr, on ne put jamais nous l'indiquer. *Abattu à Varangeville*, portait une fiche. Comme il était à l'état de neuf, — après quelques réparations, — on pensait qu'il s'était constitué prisonnier, égaré sur nos lignes. Suppositions. Notre méridional n'hésitait pas à lui fabriquer un livret plus étoffé ! Le vautour aux ailes timbrées de la Croix de Fer ne pouvait avoir été mis en cage si banalement. C'était une de nos fières alouettes qui l'avait contraint à descendre, — sinon descendu dans une chasse périlleuse. Il jetait le nom d'un « as », Guynemer, Nungesser... Et il se retirait, chaque soir, bien convaincu que le seul L.V. 5 était le but de la visite à Malmaison, — comme les musiciens, de leur côté, devaient penser de la musique...

Ils n'avaient pas tort, ni l'un ni les autres, — encore que Bonaparte et Joséphine pussent réclamer, pour mémoire...

On ne venait pas que de loin, — de haut aussi... Malmaison est sur le chemin, à vol d'aiglon, de Versailles, de Villacoublay, de Buc au Bourget. Le ciel, sur la Seine, entre Bougival et Nanterre, est tout bourdonnant de moteurs. Ce fut un rare spectacle, aux après-midi de concert, quand les aéroplanes s'abaissaient, tournaient sur le château, attirés par l'*Aviatik* au repos, comme empaillé, avec cette foule insolite. Entre deux chants du passé, les oreilles s'immobilisaient pour écouter le canon du front, qui souvent parvenait en ondes étouffées très distinctement...

Dans un de ses élégants billets de *Paris-Midi* (28 juin 1916), M. Maurice de Waleffe notait :

Etes-vous des gens qui ont scrupule de se divertir pendant la guerre ? Vous avez raison pour les dissipations bruyantes, dont l'éclat offenserait nos deuils. Mais il faut maintenir les récréations honnêtes. Elles détendent le ressort des nerfs et allègent le poids des heures.

Mais fréquenter les concerts et les expositions, quand on a du temps de reste, soutient au contraire le moral et nous garde, dans

le moment que nous luttons contre le barbare, quelques fleurs de civilisation.

Je donnerai donc de grandes louanges à M. Jean Ajalbert, conservateur de la Malmaison, pour les concerts qu'il organise deux fois la semaine dans le cadre — romantique avant la lettre — des amours du premier consul avec la citoyenne Bonaparte, ci-devant Beauharnais.

Charme indicible que prend une musique d'époque dans un cadre du temps ! Hier, entre un poème de l'abbé Delille et un air de Lulli, on nous lut des lettres de 1803, que le maître de l'Europe adressait à sa créole, partie aux eaux de Plombières : « Je t'aime comme au premier jour, parce que tu es bonne et charmante. Reviens-nous guérie ! La Malmaison est triste sans Joséphine... »

Auditoire de vieux messieurs, de femmes discrètes, de militaires blessés, tels à peu près que la citoyenne Bonaparte en réunissait sans doute pendant la campagne d'Italie... Ces évocations nous relient au passé, nous font sentir combien la France change peu, combien elle est notre terre. Les racines de nos âmes s'émeuvent et frémissent. On sort de là aimant mieux son pays.

Pourquoi ce qui se fait en petit à la Malmaison ne se ferait-il pas en plus grand à Versailles et à Fontainebleau ?

En prêtant l'oreille, dans ces calmes solitudes, vers le soir, on entend dans le ciel une canonnade très lointaine, ouatée et étouffée, quelque chose comme les pulsations du cœur de la patrie. Tandis que les jeunes, là-bas, forgent l'avenir, on écoute doucement chanter le passé.

Il n'y a pas de leçons d'histoire de France qui valent celles-là !

On fermait... Alors, aux grilles, s'incrustaient cent visages de gamins agrippés aux barreaux, les yeux fiévreusement sur l'avion. Je faisais ouvrir la petite porte ; c'était une ruée... Quel délice que de créer pareil enchantement !... Il y en avait de tout âge, de la marmaille de Poulbot à l'adolescence qui demain s'élancerait, peut-être, par les airs — d'avoir reçu ici « la grâce ». Ainsi naissent les vocations. Pour nos rois du volant, nos maîtres de l'air, n'est-ce pas de la rue, apprentis et écoliers, qu'ils sont partis pour la conquête de l'espace ? Comme j'étais récompensé, par tous ces regards rayonnants, de mes rancœurs de quémandeur éconduit, — comme j'étais récompensé, d'avoir eu raison contre tant de Généraux d'Invalides, et de ministères, — avec M. Besançon...

Mais la récompense probante fut qu'un jour on m'appela :
— Monsieur... des jeunes filles.... avec un bouquet....

Un bouquet, des jeunes filles ?... Ce n'était pas ma fête... Il y a des temps que l'on ne me souhaite plus mon saint. Il n'y a plus de fête....

Pourtant le bouquet était bien pour moi. La veille de leur brevet, les candidates d'une institution étaient venues... Elles avaient vu l'avion, écouté la conférence.... Le lendemain, elles avaient eu en composition : *Parlez de l'aviation...* Elles avaient toutes été reçues... Et gracieusement, reconnaissantes à la Malmaison, elle y revenaient en pèlerinage — avec ces fleurs.... (1)

Le tronc avait produit 494,50, la vente des roses 600 francs, à quoi s'ajoutèrent la vente des cartes postales et celle des programmes; un vestiaire et des lavabos eussent rapporté un appoint des moins négligeables....

JEAN AJALBERT,
de l'Académie Goncourt.

(1) En six semaines, les entrées avaient été de 17.965, produisant 10.802 francs, 6.105 entrées, 3.366 fr. 50 de plus que l'an dernier, — par un mauvais temps qui obligea de remiser sept concerts sur onze à l'intérieur. La recette fut divisée entre la *Fraternelle des artistes*, le *Comité des Lettres*, la *Caisse des Secours de l'Aéronautique*, pour laquelle le Général de Lacroix remercia en ces termes :

« Monsieur le Conservateur,

« Très reconnaissant du précieux concours et de l'aide efficace que vous avez apportés à l'œuvre d'assistance créée en faveur de nos Héros de l'air victimes d'accidents ou de leurs familles, par l'Aéro-Club de France et la Ligue Aéronautique de France, en concevant l'idée d'organiser au Château de la Malmaison l'exposition d'un avion allemand, le Comité de la Caisse de Secours de l'Aéronautique nous prie de vous transmettre avec ses remerciements ceux de nos admirables aviateurs, vos amis.

« Notre Comité joint à ses sentiments de vive gratitude ses chaleureuses félicitations pour le succès obtenu par les commentaires qui, sous votre direction, précisèrent, d'une façon si instructive pour les visiteurs, les particularités de ce beau trophée de guerre... »